

Voyages extra-ordinaires

- Evgenia Arbugaeva
- Rémi Noël
- Cédric Delsaux
- Graciela Iturbide
- Davide Monteleone
- Gregor Beltzig
- Anita Conti
- Bogdan Konopka
- FLORE
- Philippe Séclier
- Richard Mosse
- Richard Pak
- Ronan Guillou
- Giorgio Negro
- Robert Kluba

Les Voyages extra-ordinaires vus par...

Sabine Weiss
Vivian Maier
Bernard Plossu
Max Pam
Françoise Nuñez
Jean-Christophe Béchét
Eric Dessert

Le tour du Monde en 20 photographies du XIX^e siècle



Festival du Regard • 2020 • Cergy-Pontoise



Festival du Regard • 2020
Cergy-Pontoise

Voyages extra-ordinaires

Filigranes Éditions



Festival du Regard

Cergy-Pontoise
du 9 octobre au 29 novembre 2020

5^e édition

Voyages extra-ordinaires

- Evgenia Arbugaeva
- Rémi Noël
- Cédric Delsaux
- Graciela Iturbide
- Davide Monteleone
- Gregor Beltzig
- Anita Conti
- Bogdan Konopka
- FLORE
- Philippe Séclier
- Richard Mosse
- Richard Pak
- Ronan Guillou
- Giorgio Negro
- Robert Kluba

Les Voyages extra-ordinaires vus par...

Sabine Weiss
Vivian Maier
Bernard Plossu
Max Pam
Françoise Nuñez
Jean-Christophe Béchét
Eric Dessert

Le tour du Monde en 20 photographies du XIX^e siècle

Festival du Regard

Fondateur: Eric Vialatel

Direction artistique, production des expositions, scénographies, communication: Sylvie Hugues et Mathilde Terraube

Design Graphique: Tom Ségur

Un événement organisé par Marianne Participations avec le soutien de l'agglomération de Cergy-Pontoise

Lieux d'expositions

Cergy-Pontoise Grand-Centre:

La Poste

Parc François Mitterrand

Place des Arts

Parvis de la Préfecture

Crédit de la photo de couverture

Evgenia Arbugaeva - Courtesy galerie In Camera

Informations sur le festival

www.festivalduregard.fr

facebook.com/festivalduregard/

[Instagram.com/festival_du_regard](https://instagram.com/festival_du_regard)

www.cergypontoise.fr

facebook.com/CergyPontoiseAgglo

[Instagram.com/cergypontoise_agglo/](https://instagram.com/cergypontoise_agglo/)

L'équipe du festival tient à remercier:

La galerie Carlier-Gebauer, l'Agence VU', la galerie In Camera, la galerie Camera Obscura, Olivier Degeorges, Adnan Sezer, Fujifilm France, le magazine *Fisheye*, l'atelier Demi-Teinte, Catherine Philippot & Prune Philippot et les équipes d'Artcomposit; Sylvain Bailly de Gares & Connexions; Hervé Mondon, Stéphane Tixier, Alexandra Oswaldt, Mélanie Venchiarutti et Laurent Di Carlo à l'agglomération de Cergy-Pontoise; Emmanuelle Boumpoutou et Anne-Laure Berezowski de la Maison des Arts. Alexia Bayet du Carreau de Cergy; Christelle Sautin, Stéphanie Gréaud et Marie Escamilla de Poste Immo; Le Studio 36 et plus particulièrement Juliette Berny, Emmanuel Lozano, Armonie Garric et Johanna de Froberville. Et bien sûr tous les artistes exposés.

Voyages extra-ordinaires

Fondé en 2015 par Eric Vialatel, le Festival du Regard propose cette année une sélection d'expositions de photographies et de films autour du thème Voyages extra-ordinaires.

La photographie, dès ses origines, s'est développée autour de deux axes: la photo de famille et la photo de voyage. Qu'elle présente des souvenirs touristiques capturés par des amateurs ou des reportages à l'autre bout du monde, elle possède par essence un statut associé à l'idée du déplacement, du dépaysement, de l'ailleurs... et chaque fois, le voyage bouscule nos idées reçues et chamboule notre quotidien – loin de chez soi on oublie l'ordinaire et on se confronte à l'extraordinaire. C'est ce que nous avons voulu mettre en évidence ici: l'ordinaire des uns peut devenir l'extraordinaire des autres, celui des voyageurs ou celui des spectateurs d'une exposition photo. Car tel est le pouvoir de l'image fixe: arrêter le temps et l'espace afin d'en proposer une interprétation à la fois documentaire et poétique, à la fois réaliste et fictionnelle.

En sa cinquième édition, le Festival du Regard se développe et investit un nouvel espace. Après la tour EDF l'année dernière, c'est un autre lieu emblématique de Cergy-Pontoise qui nous accueille, une ancienne Poste. Cette construction des années soixante-dix, située dans Cergy Grand Centre, abritera le cœur du festival. C'est un espace insolite et qui, à ce titre, a inspiré le choix du thème de cette année. Sur près de deux mille mètres carrés, dix-sept expositions dialogueront avec les cinq expositions en extérieur, parc François Mitterrand et place des Arts.

L'équipe du festival est heureuse d'annoncer un partenariat prestigieux avec Gares & Connexions, lequel se matérialise par l'exposition à la gare Saint-Lazare, point de départ de la ligne L du Transilien qui emmène les voyageurs au Festival du Regard, arrêt Cergy-Préfecture.

Les expositions se tiennent du 9 octobre au 29 novembre 2020 et sont toutes en entrée libre. Bonne visite!

Tiksi

Il était une fois en Sibérie, sur les bords de l'océan Arctique, une petite fille appelée Tanya. C'était le matin, mais il faisait nuit dehors. À Tiksi, tout au nord de la Russie, il fait nuit pendant des mois. C'est ce que l'on appelle la « nuit polaire ». Pour aller à l'école, Tanya devait affronter des températures comprises entre - 40° et - 10° et traverser la silencieuse forêt, appelée toundra, recouverte de neige avec, au-dessus de sa tête, le ballet des aurores boréales.

En 2010, la photographe Evgenia Arbugaeva est retournée à Tiksi, son village natal. Elle y a rencontré Tanya, une fillette qui lui a fait penser à elle-même lorsqu'elle était petite. Elle l'a photographiée en s'inspirant des personnages de l'époque soviétique qu'elle a trouvés dans les livres pour enfants de la bibliothèque de Tanya : « Ces livres sont beaux et ont une signification profonde. Ils sont habilement mis en pages, les caractères sont clairs et lumineux. Leurs images transmettent un sentiment d'émerveillement et d'idéalisme naïf qui m'ont toujours captivée. La Sibérie est souvent représentée par les photographes occidentaux comme grise, maussade et déprimante. C'est une réalité, mais j'y vois d'autres choses. Je peux raconter des histoires à partir d'un point de vue différent, les gens peuvent vraiment être heureux à Tiksi et avoir leur propre univers. » Effectivement, on voyage dans les photographies d'Evgenia Arbugaeva comme dans un conte...

Evgenia Arbugaeva est née en Sibérie en 1985, dans la petite ville de Tiksi, au bord de la mer Laptev. Après l'obtention, en 2009, de son diplôme en management de l'art à l'université internationale de Moscou, elle s'installe à New York et y suit des cours de photographie documentaire à l'International Center of Photography. Elle reçoit en 2012 le prix du Magnum Emergency Fund, en 2013 le Prix Leica Oskar Barnack et le ICP Infinity Award en 2015. Evgenia Arbugaeva vit aujourd'hui entre la Russie et New York. Son travail est exposé dans le monde entier, fait fréquemment l'objet de publications et est entré dans de nombreuses collections publiques et privées. Tiksi a fait l'objet d'un livre paru chez The Eyes Publishing.

Evgenia Arbugaeva est représentée par la galerie In Camera, Paris.



Tiksi, 2010



Tiksi, 2010

Sur la route

Rémi Noël n'a pas commencé la photographie à six ans avec le Rolleiflex de son grand-père. C'est seulement à trente ans qu'il se laisse aller à son désir d'images et réalise quelques natures mortes chez lui à Paris. Formé à la publicité et à son langage, il aime la concision : en littérature, il a tendance à préférer les nouvelles et en cinéma les courts-métrages. Photographe, il s'attache à raconter de brèves histoires, saisies d'un coup d'œil. Rapidement, il quitte ses intérieurs parisiens et s'embarque dans des expéditions annuelles, d'une dizaine de jours, vers l'ouest des États-Unis. Il y revisite les archétypes du mythe américain : les motels, leurs enseignes lumineuses, les étendues désertiques et les highways qui les pourfendent. Souvent il intègre une image dans l'image ; elle peut être empruntée à l'histoire de l'art la plus éminente (tels les tableaux d'Edward Hopper) ou à la culture de série Z. Toutes ces références visuelles sont remixées dans la photographie de Rémi Noël et donnent des images pleines de clins d'œil : « Dans mon travail, j'essaie toujours de raconter une histoire et de rester simple. D'où le choix du noir et blanc, qui permet de se concentrer sur l'idée, d'aller à l'essentiel. Placer un objet dans le cadre me sert de prétexte à poser mon trépied dans un beau paysage que j'aurais du mal à photographier juste pour lui-même. Avant de partir vers les États-Unis, j'ai en tête des images dont je fais un croquis et, une fois là-bas, je cherche le décor idéal pour mes mises en scène. J'ai aussi de vieilles habitudes : je travaille toujours avec du film, en utilisant le même appareil, le même objectif 50 mm et la lumière naturelle. Enfant, j'ai été impressionné par les dessins de Sempé, par leur mélange d'intelligence et de poésie, ainsi que par la simplicité apparente du trait. Quelques influences photographiques évidentes : André Kertész, Robert Frank, Bernard Plossu, Lee Friedlander... impossible de tous les citer. Sans vouloir me comparer à ces génies, c'est un peu cet esprit que j'essaie de mettre dans mes images. »

Remi Noël est né en 1963 à Paris. Après des études de communication, il devient rédacteur dans la publicité puis directeur de création. En parallèle, il publie des livres de ses photographies : *Natures mortes, mais pas trop*, 2001, *Vaguement poétique*, 2003 aux éditions Eden / Janvier ; *United States of Remi Noël*, 2008 et *Adventures in Microwave Cooking and Other Stories*, 2011 publiés par l'agence Tbwa. En 2013, il fonde Poetry Wanted, maison d'édition spécialisée en photographie. Sa série *Texas* initie la collection « This is not a map », des cartes qui célèbrent la rencontre d'un photographe et d'un lieu.

Rémi Noël est représenté par la galerie Thierry Bigaignon, Paris.



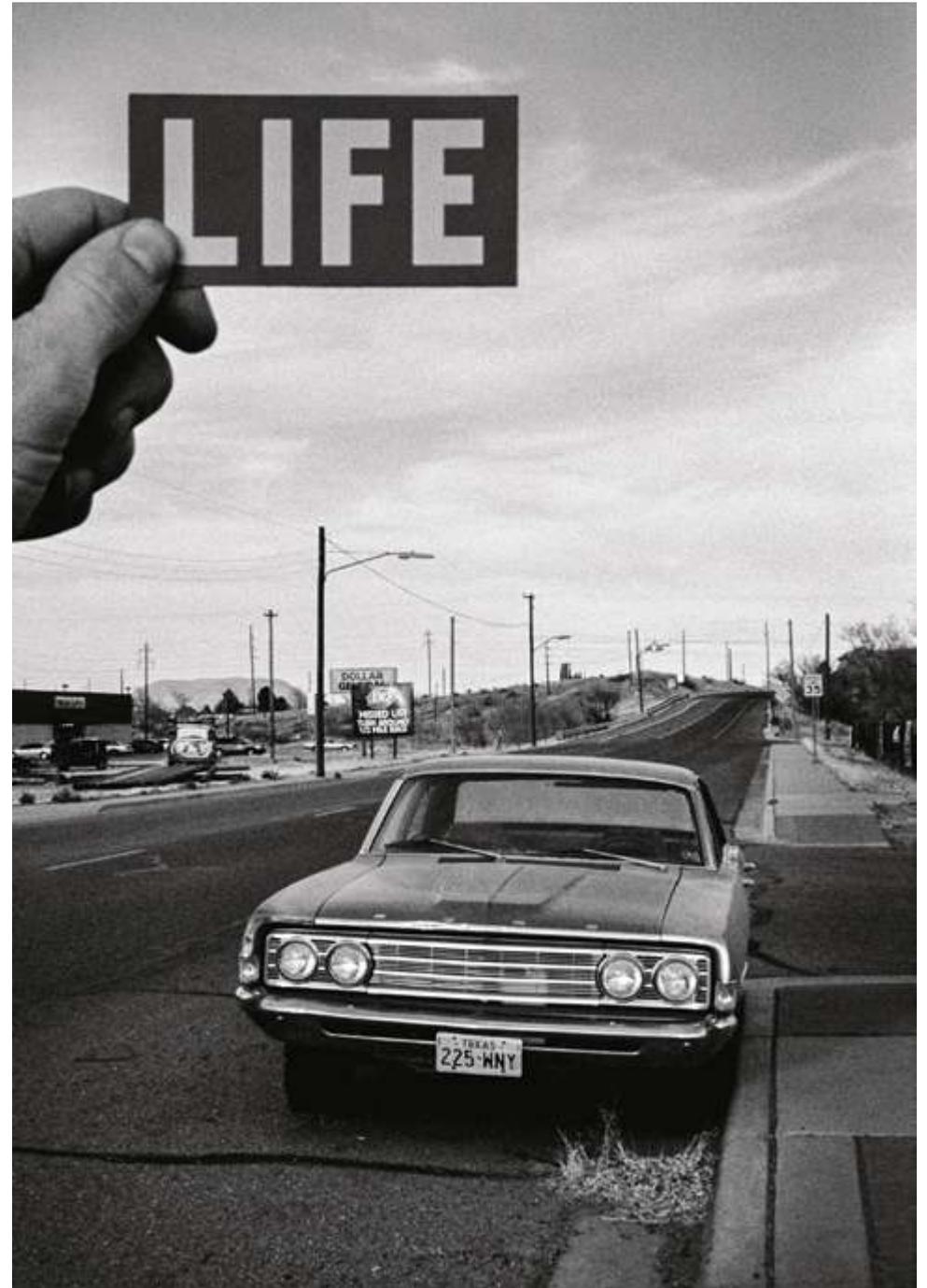
Garry said..., Deming, Nouveau Mexique



Leaving Amboy, Californie



Beyond the sea, Galveston, Texas



Life, Marfa, Texas

Dark Lens / Welcome to the Dark Corporation

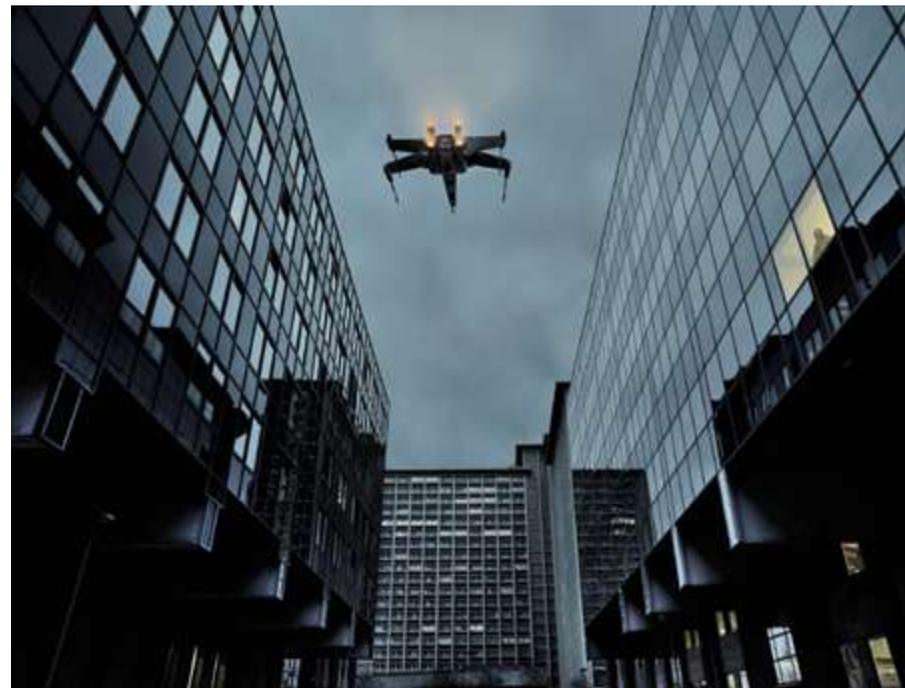
Le Festival du Regard accueille, dans le parc François Mitterrand et l'ancien bâtiment de La Poste, la célèbre série *Dark Lens*, mais surtout son tout nouveau développement, *Dark Corporation*, pour un voyage extraordinaire dans un futur qui pourrait ne pas être si lointain...

Dark Lens, suite photographique de « non-lieux » urbains habités par les héros de la saga *Star Wars*, connaît depuis 2004 un succès mondial. Cédric Delsaux éprouve un vrai plaisir à tenir dans un même cadre le fantastique et le réel. Ainsi les paysages urbains de banlieue, avec leurs parkings à répétition et leurs zones de non-lieux, deviennent-ils, grâce aux personnages de *Star Wars*, les décors grandioses d'une histoire dont ils occupent enfin le centre. Le monde qui en découle, fourmillant de détails, est totalement vrai et pourtant absolument faux.

La fabrication de cette « mythologie de la banalité » donne une proximité et une réalité aux personnages cultes de toute une génération. Quant à *Dark Corporation*, il s'agit d'un univers à part entière. Si les vaisseaux et les personnages de *Star Wars* hantent toujours les lieux réels qu'il photographie – Paris, Dubaï, Marseille, Abu Dhabi... – Delsaux travaille cette fois avec une équipe complète (designer, graphistes 3D, retoucheurs) afin de repousser toujours plus loin la lisière entre vrai et faux; au point que l'on en vient à se demander s'il existe encore la moindre frontière. Terminée donc la simple confrontation des débuts entre réel et science-fiction, désormais la *Dark Corporation* fait monde. Tout se passe comme si les personnages de la série s'étaient définitivement installés sur Terre, y apportant leur puissance immémoriale.

Cédric Delsaux (né en 1974 en France) s'inspire du cinéma et de la littérature; son œuvre convoque, à parts égales, l'extraordinaire et le banal, le fantastique et le quotidien, en sorte de rendre visible le pouvoir fictionnel des images et le potentiel fantasmagorique de la réalité. Il a exposé dans de nombreuses galeries, salons et institutions comme Paris-Photo, Art-Paris ou Art-Genève, la Maison européenne de la photographie ou la Maison rouge à Paris. Cédric Delsaux est l'auteur de plusieurs livres dont *Dark Lens*, publié en 2011 aux éditions Xavier Barral et préfacé par Georges Lucas en personne.

Cédric Delsaux est représenté par la galerie Patrick Gutknecht, Genève.



Dark Lens Origins, X-Wind & Vader, 2007



Dark Lens Origins, Red Guard, 2005



Welcome to the Dark Corporation, Dark-Transportation, 2018



Welcome to the Dark Corporation, AT-CW Base, 2017



Welcome to the Dark Corporation, AT-CW Base, 2017

Suite indienne

Graciela Iturbide est l'une des grandes figures de la photographie mexicaine et de la scène internationale. À ses débuts et jusqu'en 1978, elle est obsédée par la mort (sans doute à cause du décès de sa fille). En 1979, invitée à séjourner au Juchitan, une région du Mexique, elle plonge dans la réalité des communautés indiennes ; elle en tirera des photos devenues célèbres. Avec elle, le voyage n'est ni tourisme ni anthropologie : elle se comporte comme les autochtones à ceci près qu'elle est équipée d'un moyen format 6 x 6 argentique et d'un Leica. Dans les années 1990 et 2000, elle voyage beaucoup, aux États-Unis, en Italie, à Madagascar et en Inde où elle reviendra cinq fois afin d'y réaliser un livre. Dans ce pays sa photographie se transforme, devient géométrique, presque abstraite. Les êtres humains y sont de plus en plus absents, ou présents par des « fragments corporels » et quelques portraits. À Bénarès, ville des bûchers et des incinérations, elle se détourne de ses obsessions macabres antérieures pour n'en photographier que l'ombre portée, à travers la figure des oiseaux...

Née à Mexico City en 1942, Graciela Iturbide est l'une des photographes les plus renommées d'Amérique du Sud. En 1969, elle intègre le Centre universitaire des études cinématographiques de la Universidad Autonoma de Mexico où elle suit l'enseignement de Manuel Alvarez Bravo qui, plus tard, lui proposera de devenir son assistante. En 1979 elle démarre un travail sur les indiens Zapotecas de Juchitan pour lequel elle recevra le prestigieux Prix Eugene Smith en 1987. Elle a été artiste-résidente aux Beaux-Arts de Paris en 1995, à la Fondation Kleberg au Texas en 2001, au Atlantic Center for the Arts, en Floride en 2002 et au CAP de Kobe au Japon en 2014.

Graciela Iturbide a exposé un peu partout dans le monde : au centre Georges Pompidou en 1982, au musée de la photographie de Hokkaido au Japon en 1990, au Philadelphia Museum of Art en 1998, à la Fundación MAPFRE de Madrid en 2009... Parmi les nombreux prix qu'elle a reçus, citons la bourse Guggenheim et le Grand Prix du Mois de la Photographie à Paris. Le Prix de la ville d'Arles, le Grand Prix d'Hokkaido. En 2008 elle est la lauréate du Prix Hasselblad, en 2010 elle reçoit le Prix Lucy Award et le Prix PHotoEspaña et, en 2015, le Prix Infinity, octroyé par l'ICP de New York, au titre de sa carrière photographique. Son travail fait l'objet de nombreuses publications et beaux livres. En 2011, la célèbre collection Photo Poche lui consacre un de ses volumes et en 2019, elle intègre la collection « Des Oiseaux » de l'éditeur Xavier Barral.



Pajaros II, (les Oiseaux II), Delhi, Inde, 1998



Hommage à Manuel Alvarez Bravo, Bénarès, Inde 2016



Bangladesh, 2013

Corée du Nord, de Pyongyang à Rason

Plusieurs fois par mois, un train traverse la Corée du Nord au départ de Pyongyang, la capitale, jusqu'à la ville côtière de Rason, à la frontière de la Chine et de la Russie. Davide Monteleone l'a emprunté dans le but de photographier la vie quotidienne des habitants et les paysages, peu connus. Le trajet de Pyongyang à Rason donne l'occasion de découvrir une facette plus authentique du pays. Derrière la fenêtre du train, les paysages défilent : vallées et collines verdoyantes, forêts intactes, champs moissonnés, littoraux immaculés proches de l'état sauvage. Peu de bâtiments modernes viennent ponctuer cette vue.

Les habitants travaillent la terre ou se déplacent en vélo. Quant au train, il reste rudimentaire, bien que gardé en état afin de répondre aux besoins des touristes. Fabriqué sur les modèles soviétiques des années soixante, il n'a pas beaucoup changé depuis cette époque. Somme toute, peu d'indices montrent que l'on est en 2018.

Le tourisme reste une activité particulièrement contrôlée. Les voyageurs sont encadrés par les autorités qui leur dictent la marche à suivre tout au long du voyage. Isolés dans un wagon dédié aux étrangers, ils n'ont pas de contact avec la population nord-coréenne. À Rason, les passeports sont scrutés attentivement. Néanmoins, cette « zone économique spéciale », intrinsèquement liée à l'international par sa contiguïté avec la Russie et la Chine, fait figure d'exception. Y arriver rend aux voyageurs leur liberté de mouvement et leur ouvre ainsi la possibilité de se familiariser avec la population.

Davide Monteleone est un photographe italien né en 1974. Il vit et travaille principalement à Moscou. Après avoir débuté des études d'ingénieur, il se réoriente rapidement vers le journalisme et la photographie, auxquels il se forme en Angleterre puis en Italie, avant de s'installer comme correspondant d'agence à Moscou de 2001 à 2003. Depuis 2003, il vit entre l'Italie et la Russie, menant à bien, en plus ses commandes éditoriales, des projets personnels au long cours centrés sur les questions de société, traitant des conflits et des relations entre le pouvoir et l'individu. Il publie en 2007 son premier ouvrage *Dusha, Russian Soul*, qui sera suivi suivi par *La Linea Inesistente* en 2009, *Red Thistle* en 2012, *Spasibo* en 2013 et *The April Theses* en 2017. Lauréat, entre autres prix, de plusieurs World Press Photo, du Prix Leica Oscar Barnack, du Prix Carmignac du photojournalisme, de l'Aftermath award, ou de l'European Publishers Award for Photography, son travail est régulièrement publié dans la presse internationale et présenté lors d'expositions ou festivals prestigieux.

Davide Monteleone est membre de l'agence VU', Paris, depuis 2017.



Corée du Nord, Rason, 15 septembre 2018. À l'orphelinat, les enfants répètent des chants patriotiques



Corée du Nord, Rason, 16 septembre 2018. Des touristes sur l'île de Pipha. Une habitante ramasse des fruits de mer

Voyage sur la route de la soie

« Un matin je me suis réveillé et je suis juste parti. Pas de chez moi. Non, j'étais déjà loin. Mais de mon hôtel. J'ai tout laissé. Ma grande valise. Mes affaires. Je n'ai pris que mon petit sac à dos, quelques vêtements et bien sûr, mon appareil photo plus un petit carnet. Je suis parti pour me laisser emporter par le hasard de la route. Je n'avais pas de but, pas de plan. J'ai franchi les portes qui se sont ouvertes et suivi les chemins que j'ai trouvés dans le Caucase. Pourquoi le Caucase ? Parce que cela représentait l'inconnu. J'ai voyagé par les montagnes de l'Arménie, à la frontière de l'Iran, vers l'Azerbaïdjan et au bord de la mer Caspienne. J'ai fait du stop et pris les bus locaux. J'ai passé des heures à des carrefours poussiéreux et abandonnés. J'ai pris le temps. Le temps de regarder. Le temps de rester. Prendre son temps est devenu très compliqué aujourd'hui. "Prendre son temps" veut aussi dire "prendre le temps de rater" : le prochain village typique, un site pittoresque, le sommet le plus haut du coin... Je n'ai pas vu tout ça. J'ai voyagé hors des sentiers touristiques. Ma prochaine étape n'était qu'un autre carrefour poussiéreux. Ou une petite taverne et ses habitués. Là, je commande un thé. Et je m'assois. Pour écrire et photographier. » C'est dans la lenteur que Gregor Beltzig aime voyager, à contre-courant de son époque, en digne héritier des photographes qu'il admire et qui lui ont donné le goût de l'ailleurs, Bernard Plossu et Max Pam.

Né en 1979, à Cologne (Allemagne), Gregor Beltzig étudie la communication et la photographie à l'Académie royale des Beaux-Arts de La Haye aux Pays-Bas, dont il sort diplômé en 2008. Cette même année, il remporte le Canon Fotoförderpreis pour son travail de fin d'études sur la maladie d'Alzheimer, ainsi qu'une résidence aux 16^e Rencontres de la jeune photographie internationale de Niort, sous la direction artistique d'Arno Rafaël Minkinen. En 2014, il est le lauréat du Prix PHPA et le coup de cœur de la galerie Esther Woerdehoff. Il vit et travaille aujourd'hui à Paris comme photographe indépendant et assistant de la galerie Camera Obscura. Touchant aux sentiments, à la mémoire, à la perte, au voyage, le travail de Gregor Beltzig est fait de délicatesse et d'émotions. Créant des objets photographiques par les procédés de tirage, l'écriture, l'ajout d'une fleur séchée ou d'une boîte en métal, il dépasse la captation du réel par son approche poétique et sensible.

Gregor Beltzig est représenté par la galerie Esther Woerdehoff, Paris.



Les océans

Anita Conti est une femme exceptionnelle. Écrivaine, photographe et première femme océanographe, elle s'impose dans l'univers très masculin de la pêche. Elle participe en 1935 à diverses campagnes sur le premier navire océanographique français puis, avant la Seconde Guerre mondiale, sur un chalutier morutier en campagne en mer de Barents et au Spitzberg durant cent jours. Ses missions lui permettent de publier des rapports et des articles illustrés par les photographies prises avec son appareil photo Rolleiflex. Pendant la guerre, elle obtient l'autorisation d'embarquer en tant que photographe de la marine sur des dragueurs de mines en Manche et en mer du Nord. Durant l'Occupation, Anita Conti contribue à améliorer les conditions de pêche sur les côtes de l'Ouest africain; au Sénégal, elle implante des stations de séchage de poissons et crée en Guinée une pêcherie de requins. Anita Conti s'est fait accepter et respecter par les marins pêcheurs et les marins de la Royale qu'elle a photographiés tel un reporter, avec des points de vue audacieux. En 1952 elle s'embarque plusieurs mois sur le chalutier Bois Rosé en campagne sur les bancs de Terre-Neuve, au large du Canada. Son aura devient légendaire : les marins la surnomment la Dame de la Mer.

Anita Caracotchian est née en 1899 à Ermont dans le Val d'Oise. À l'aube de la Première Guerre mondiale, en 1914, la famille se réfugie sur l'île d'Oléron où la jeune fille s'adonne à la voile et à la lecture et réalise ses premières photographies. En 1920, elle entame une carrière de relieuse d'art et épouse Marcel Conti en 1927. Mais sa passion est la mer. Entre les deux guerres mondiales, elle commence à dresser les premières cartes de pêche alors que l'on ne dispose que de cartes de navigation. Son activité scientifique contribue à rationaliser les pratiques de pêche hauturière. Dès les années 1940, elle s'inquiète des effets de la pêche industrielle sur les ressources de la mer. À travers ses livres (*Racleurs d'océans*, 1953 et *Géants des mers chaudes*, 1957), ses conférences, ses nombreux écrits et quelque quarante mille photographies, elle décrit les conditions de la pêche. Dans les années 1960, elle se tourne vers l'aquaculture tout en continuant d'embarquer sur des chalutiers, comme le Charcot en 1974. Elle poursuit inlassablement ses recherches jusqu'à plus de quatre-vingt-huit ans. Elle meurt en 1997 à Douarnenez.

Laurent Girault-Conti, son fils adoptif, continue de maintenir vivante la mémoire de cette pionnière. Les photographies reproduites au Festival du Regard sont conservées au musée de Lorient.

Cette exposition est réalisée en partenariat avec Gares & Connexions et présentée à l'Espace gare Saint-Lazare à Paris.



La lettre, à bord d'un patrouilleur à quai à Boulogne-sur-Mer, 1939

Chine, l'empire du gris

Bogdan Konopka (1953-2019) avait accompli cinq voyages en Chine entre 2003 et 2007, période pendant laquelle l'empire du Milieu a appuyé sur l'accélérateur de sa transformation. Comme l'écrit Pierre Haski dans la préface du livre *Chine, l'empire du gris*, « dans dix ans, dans vingt ans, parions que les Chinois des générations à venir lui sauront gré d'avoir su capturer, à sa manière, le moment où la Chine a basculé pour le meilleur ou pour le pire ». Plus de dix ans ont passé et il y a fort à parier qu'il ne reste plus grand-chose de ce que le photographe a immortalisé. Fort d'une solide maîtrise technique, Bogdan Konopka affirmait dans ses images un univers plastique et formel à contre-courant des modes : ses photographies noir et blanc, réalisées à la chambre grand format et tirées par contact, sont relativement petites (elles sont l'empreinte exacte du négatif 18 x 24 ou 20 x 25 cm) et présentent une ample gamme de gris. Sans jugement de valeur, sans condamnation ou dénonciation, Bogdan Konopka prenait en compte le temps qui passe. Choissant minutieusement ses lieux de prises de vue, il photographiait la face cachée d'un environnement urbain tout à la fois divers et unique. Ainsi dépouillées de toute figure humaine, ses miniatures photographiques témoignent du regard attentif qu'il portait sur le monde.

Né en 1953 à Wrocław en Pologne, Bogdan Konopka vécut et travailla à Paris à partir de 1989. Après une formation de photochimiste, il s'appliqua dans un premier temps à photographier l'allure apocalyptique de sa ville natale de Pologne, alors réduite à l'état de ruine dans sa quasi-totalité. Arrivé en France fin 1988, il y poursuivit son travail sur le devenir des villes et l'étendit également aux grandes cités européennes – Varsovie, Prague, Genève, Venise, Zürich, Budapest – et chinoises, dont il immortalisa plutôt le quotidien qui invariablement se dégrade que le spectaculaire. Si chaque ville garde sa singularité, l'œuvre de Bogdan Konopka ne manque pas d'abolir les frontières ni de révéler l'universalité de la mue permanente de la « peau des villes ». Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger ; ses photographies font partie de collections privées et publiques.

Il avait également publié plusieurs livres : *Paris, la ville invisible*, Marval, 1997 ; *Rezonans, Filigranes*, 2007 ; *Chine, l'empire du gris*, Marval, 2008 ; et le dernier : *Un conte polonais*, Delpire éditeur, 2018.

Le Festival du Regard a exposé Bogdan Konopka en 2016 avec la série La Petite Robe et tenait à lui rendre hommage en montrant ce travail silencieux et subtil sur la Chine (Bogdan nous a quitté l'année dernière à l'âge de soixante-six ans).

Bogdan Konopka est représenté par la galerie Françoise Paviot, Paris.



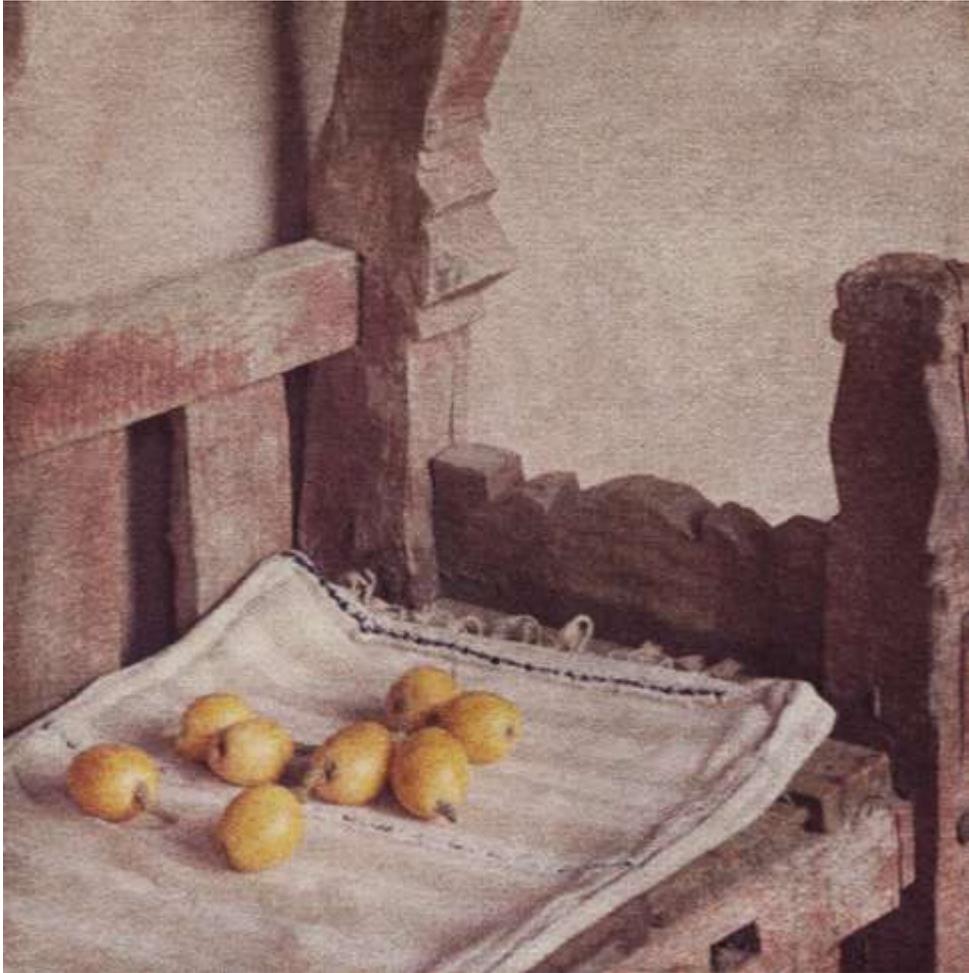
Maroc, un temps suspendu

La photographe FLORE poursuit sa quête autobiographique qui l'avait déjà portée vers la péninsule indochinoise où vécurent ses grands-parents et qu'elle avait restituée dans son livre *Lointains souvenirs*, autour de l'enfance de Marguerite Duras. *Dans Maroc, un temps suspendu*, elle évoque une nouvelle fois les souvenirs d'une enfance vagabonde, les émerveillements liés à la découverte de ce pays d'Afrique du Nord lors d'un *road trip*, longue traversée en compagnie de sa mère et de sa sœur dans les années soixante-dix. La couleur douce-amère des images nous chuchote que le temps nous échappe, que les souvenirs s'estompent et que disparaissent ceux que nous aimons. Petite-fille spirituelle de Gabriel Veyre et d'Eugène Delacroix, dans un Maroc éternel, FLORE mêle encore une fois une esthétique post-classique – grâce à une technique qui emprunte au passé une patine pigmentaire – à une approche et des cadrages très actuels. Parfois, ne restent que des photographies pour nous rappeler la poésie des jours heureux, semble-t-elle nous susurrer... Elle définit son univers poétique et atemporel comme un acte politique qui est sa façon de se positionner face au « faisceau de ténèbres qui provient de son temps », dit-elle, citant le philosophe Giorgio Agamben. Ce travail a fait l'objet d'un livre publié en 2019 par les éditions Contrejour.

Artiste photographe franco-espagnole née en 1963, FLORE vit et travaille à Paris. Après avoir œuvré dix ans dans la presse nationale, elle se consacre à son travail personnel à partir de 2008. Lauréate du Prix de l'Académie des Beaux-Arts – Marc Ladreit de Lacharrière (2018), du Prix Photofolies ville de Rodez (1998), finaliste du Prix Swiss Life à 4 mains (2020) et du Hariban Award (2017), ses séries se réalisent au long cours, souvent lors de voyages, et sont acquises par différentes institutions prestigieuses comme le musée du Petit Palais, le MMP + de Marrakech, le Mémorial de Rivesaltes et la Bnf. Par des interventions techniques raffinées au laboratoire, FLORE façonne tout autant qu'elle restitue le monde qui se déploie sous ses yeux, de manière à en faire des images uniques. Elle passe avec aisance des techniques les plus anciennes, comme le platine-palladium ou le cyanotype, aux plus modernes, en les mixant parfois et en intervenant sur les tirages avec de la cire ou de l'or.

FLORE est représentée par la galerie Clémentine de la Féronnière Paris, la galerie 127, Marrakech, la Blanca Berlin Galeria, Madrid, la galerie Wada-Garou, Tokyo et M.K.W Art Gallery, New York.





Ces photographies sont exactes et belles, il faut les regarder lentement, posément pour bien voir ce qu'elles montrent vraiment et se laisser envahir par une poésie déchirante.

Frédéric Mitterrand

La longue route de sable

En 1959, au volant de sa Fiat Millecento, Pier Paolo Pasolini se lance le long des côtes italiennes dans un tour complet des plages, de Vintimille à Trieste. Il est alors envoyé spécial d'un magazine à grand tirage, *Successo*. Le texte sera ensuite publié dans les années quatre-vingt-dix, d'abord en Italie puis en France, chez Aléa. Il s'intitule *La Longue Route de sable*. En 2001, Philippe Séclier part sur les traces de l'écrivain, suivant les étapes de ce voyage singulier. Quarante-cinq ans après sa mort (Pasolini a été assassiné dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1975 et son corps retrouvé sur un terrain vague à côté de la plage d'Ostie, près de Rome), le Festival du Regard a voulu rendre hommage au grand poète en présentant le travail vibrant et sensible du photographe : « Je m'aperçois aujourd'hui que lors de chacun de mes séjours en Italie, j'ai d'une manière ou d'une autre croisé Pasolini, jusqu'à ce que *La Longue Route de sable* m'entraîne sur ses traces. J'ai alors voulu mettre mes pas dans les siens, voir ce qu'il avait vu, entendu et senti, me lancer à mon tour sur cette route en sa compagnie, la suivre telle qu'il l'avait décrite. » Itinéraire en noir et blanc argentique, dans les lieux traversés par Pasolini : le quartier des Espagnols à Naples, l'Albergo Savoia sur l'île d'Ischia, la Calabre, les Pouilles, Trieste où un orage violent, pareil à celui décrit par Pasolini, surprend le photographe...

Les images de Philippe Séclier ont été publiées dans un livre aux éditions Xavier Barral en 2005. Ouvrage réédité en 2015 accompagné du tapuscrit original de Pier Paolo Pasolini comportant des passages inédits. Cette édition est également sortie en version italienne et anglaise chez Contrasto, et espagnole à La Fabrica.

Ancien journaliste, Philippe Séclier, soixante et un ans, s'intéresse à la photographie sous toutes ses formes. Responsable du visuel au *Parisien-Aujourd'hui en France* en 2000, il est devenu free-lance en 2001, publiant quatre livres : *Hôtel Puerto*, 2001 ; *La Longue Route de sable*, 2005 ; *El camino de Tulahuén*, 2014 ; *La Jeune Fille à la fleur*, 2017. Il a par ailleurs réalisé deux films documentaires, l'un consacré à Marc Riboud (2004), *Instants d'année*, et le second, *Un voyage américain*, 2009, autour du livre de Robert Frank, *Les Américains*. Philippe Séclier travaille depuis quinze ans avec Raymond Depardon et il est directeur de la collection « Des oiseaux » aux éditions Xavier Barral. Il a aussi été commissaire d'exposition d'Autophoto à la Fondation Cartier en 2017, de Depardon USA aux Rencontres d'Arles 2018 et de Bernard Plossu, *Echappées américaines* à Présences Photographiques en 2019.



Fiat Millecento, 2001

Infra

C'est à un voyage particulier que nous invite Richard Mosse, un voyage au cœur de l'Afrique centrale, sur une terre de guerre et de traumatisme. Un périple aussi aux confins de la réalité et du cauchemar, dans un monde où toutes les rationalités, tous les repères ont été bouleversés. Derrière des couleurs que l'on peut trouver séduisantes se cache un point de vue engagé qui essaie aussi de mettre la photographie face à elle-même et face à son impuissance à documenter le réel. Richard Mosse est habitué aux zones de conflits, il a couvert la guerre en Irak, les troubles au Pakistan, les drames à Haïti... Pour *Infra*, il a choisi d'utiliser un appareil photo grand format et surtout une pellicule Kodak Aerochrome dont la production a été arrêtée en 2009. Ce film infrarouge était destiné aux relevés aériens de végétation et à la surveillance militaire, car il enregistre un spectre de lumière infrarouge invisible à l'œil humain, rendant le paysage rose fuchsia et les uniformes des soldats bleu lavande. Mosse sentait que c'était le meilleur moyen de parler d'un conflit aussi complexe qu'incompréhensible qui voit s'affronter au Congo des rebelles qui changent constamment de camp : « L'histoire de cette guerre n'est pas facile à raconter. De l'autre côté de la frontière, l'extraordinaire développement du Rwanda témoigne de la réussite de la coopération internationale après le terrible génocide. L'invisible, le caché, l'inconnu font partie intégrante de la guerre au Congo. Il était donc logique d'utiliser un film qui rende l'invisible visible et traduise la violence latente dans la région du Nord-Kivu. »

Né en 1980 en Irlande, Richard Mosse vit et travaille à New York. Après une formation littéraire, il travaille en tant que photoreporter. Ses images au film infrarouge de la République démocratique du Congo publiées dans le livre *Infra* sorti en 2011 aux éditions Aperture vont le faire connaître au-delà du monde du photoreportage. En 2013, il est sélectionné pour représenter l'Irlande à la Biennale de Venise. Il réalise alors un film sur l'est du Congo avec le compositeur Ben Frost : *The Enclave*, 2012, qui remporte le prix de la photographie de la Deutsche Börse en 2014. En 2017, son installation vidéo *Incoming*, commandée par la National Gallery of Victoria et la Barbican Art Gallery, reçoit le Prix Pictet et est présentée en 2019 au Lieu Unique à Nantes.

Richard Mosse est représenté par la galerie Carlier Gebauer Berlin-Madrid.



Tower of song, 2012



Man Size, 2011



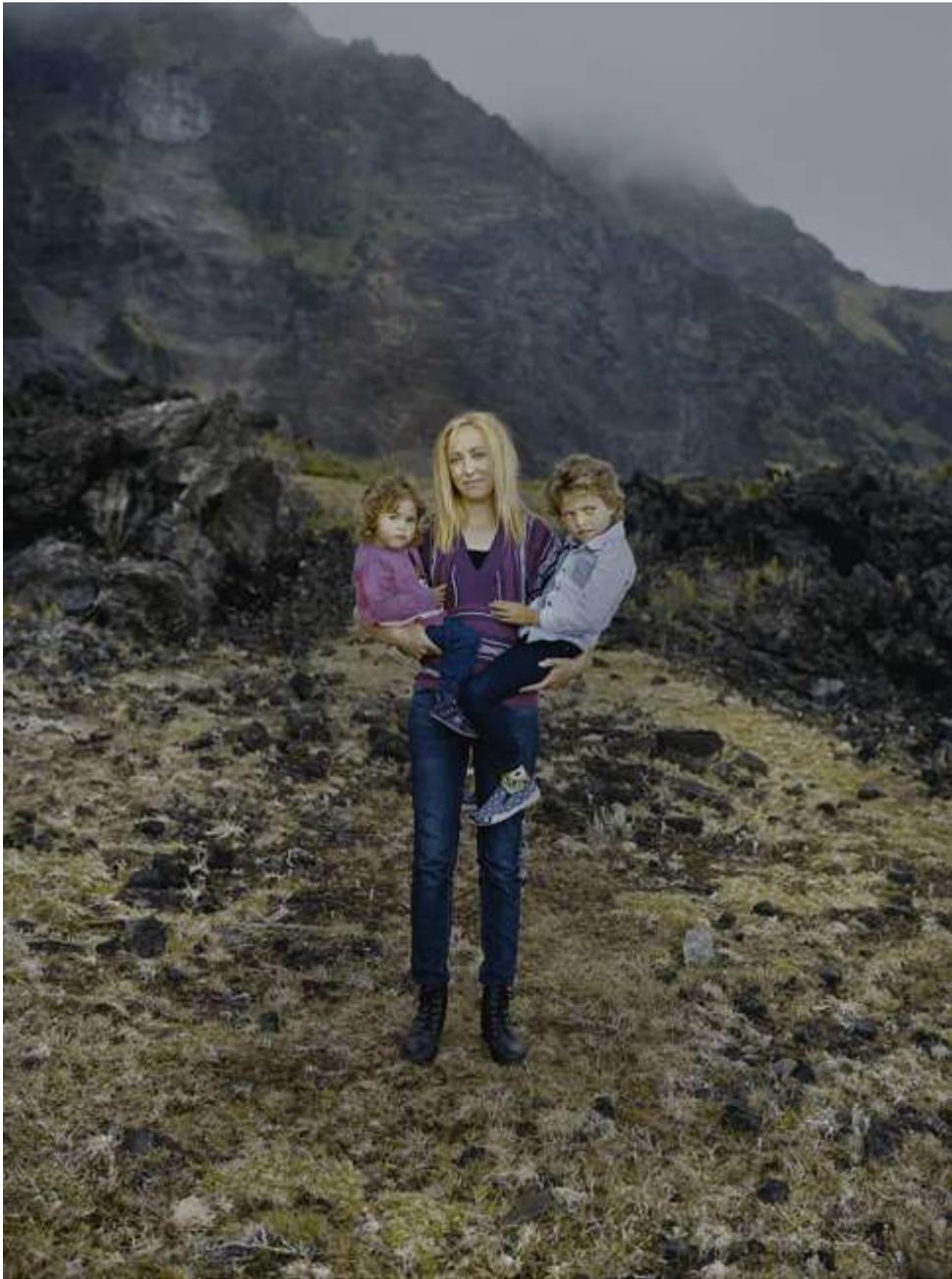
Lost Fun Zone, 2012

La Firme

Cette série a été réalisée sur l'île de Tristan da Cunha, minuscule territoire situé au milieu de l'océan Atlantique. L'île se trouve à 2790 kilomètres à l'ouest de la ville du Cap en Afrique du Sud et à 3222 kilomètres à l'est-sud-est de l'État brésilien de Rio de Janeiro. Elle compte 296 habitants (en 2014) sur une superficie de 98 kilomètres carrés. Elle porte le nom du navigateur portugais qui la découvrit au XVI^e siècle. Ce « confetti » est le territoire habité le plus isolé de la planète. En 1816 un contrat fut signé entre les premiers habitants, qui s'y désignaient comme « la firme », et la Couronne britannique. Ses quelques articles annonçaient que « nul ne s'élèvera ici au-dessus de quiconque », « tous doivent être considérés égaux » et « tous les profits réalisés seront partagés équitablement ». De fait il n'y avait alors pas de propriété privée, pas de chef, pas d'argent et tous s'entraidaient mutuellement. Aujourd'hui encore les terrains sont propriété communale. L'entraide y a un sens, car personne ne peut exister sans l'autre. Aller à Tristan da Cunha tient de la gageure ; certains attendent plus de deux ans. Il faut d'abord obtenir l'autorisation du conseil de l'île. Ensuite il faut trouver une place sur un des quelques bateaux de pêche qui la desservent. Quand l'archipel est enfin en vue, après huit jours de navigation jusqu'au seuil des quarantièmes rugissants, la météo doit être assez clémente pour décharger cargaison et passagers... Richard Pak y parvint et y séjourna près de trois mois fin 2016.

Né en 1972, Richard Pak vit et travaille à Paris. Photographe du sensible, il revendique une vision du monde brute, mais toujours pleine d'empathie et de tendresse envers ses contemporains. Il s'intéresse notamment à représenter l'intimité dans la sphère privée ou publique, aux personnes et communautés à la périphérie de la société (voire du monde) ainsi qu'à l'espace insulaire. Ce sont bien souvent ses lectures qui lui donnent l'inspiration de ses travaux puis, comme dans un mouvement circulaire, ses œuvres renvoient à un imaginaire fictionnel. À sa photographie, il associe également le récit et la vidéo. Il est l'auteur de trois livres : *Saison #31*, 2008, *Pursuit*, 2012, et *Les Frères-Pareils*, 2015, tous édités chez Filigranes. Ses photographies sont présentes dans de nombreuses collections (Bnf, Le Château d'eau à Toulouse...) et ont fait l'objet d'expositions en France et à l'étranger.

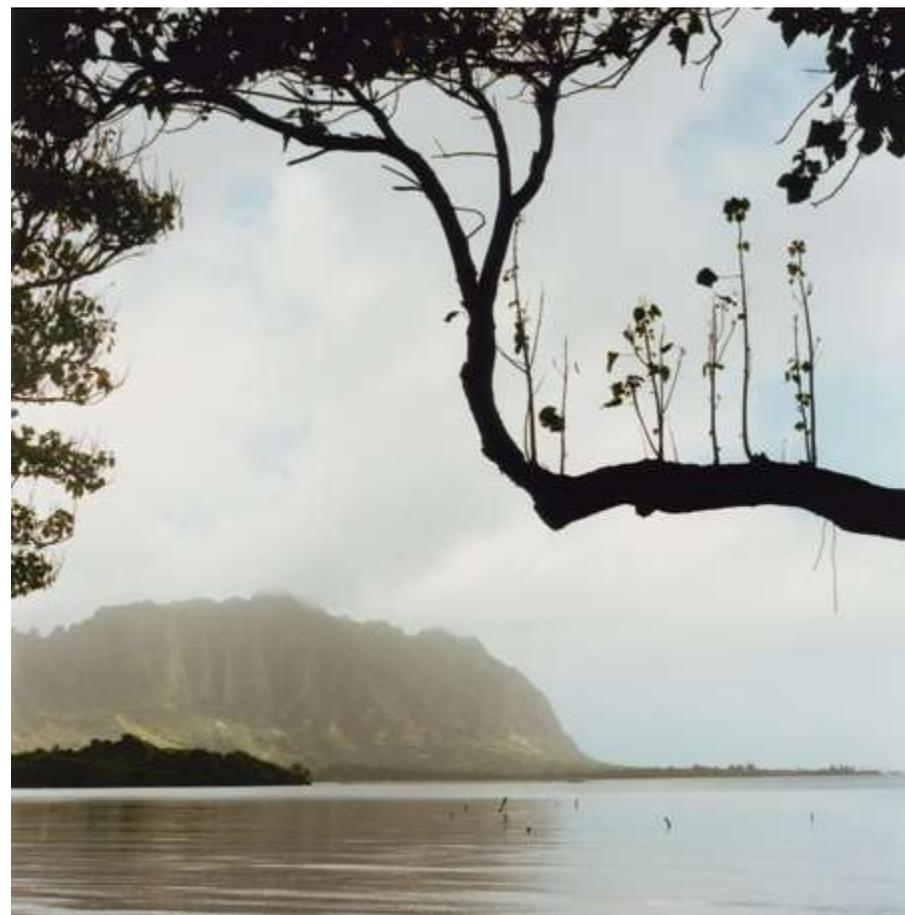




Paradis

Au cours de son étude photographique des États-Unis, initiée au début des années 2000, Ronan Guillou part en 2016 à Hawaï, cinquantième étoile du drapeau américain et unique État de l'Union séparé du continent. Située au milieu de l'océan Pacifique Nord, Hawaï est considérée comme le paradis sur terre, et pas seulement par les surfeurs. «Welcome to Paradise» est la formule qui accueille les visiteurs à leur arrivée à l'aéroport d'Honolulu, capitale de l'archipel volcanique constitué de cent trente-sept îles. Dès son premier séjour, le photographe découvre que les repères de l'Amérique continentale et ses références iconiques sont bouleversées. Il note aussi le brassage ethnique et culturel de la population, héritage des vagues migratoires successives venant d'abord d'Asie, puis d'Occident. Les photographies de Ronan Guillou cherchent à traduire l'«Aloha spirit» : philosophie fondatrice des îles qui exprime bienveillance et compassion, célèbre la vie et la famille, l'amour et l'amitié. «Les Hawaïens sont chaleureux, généreux, spirituels et pacifiques. Ils sont aussi conscients de la beauté de leurs îles, soucieux de les préserver alors qu'elles sont confrontées à d'importants enjeux, notamment écologiques et culturels.» Du travail du photographe, Héroïse Conés (conservatrice à la Bibliothèque nationale de France) écrit : «Possédant l'admirable capacité à vriller les surfaces de la normalité pour chercher dans le déjà-vu la part de mystère qui demeure, le photographe nous projette dans une forme de réalisme merveilleux où le mythe baroque du paradis tropical le dispute au goût des images fulgurantes et inattendues.»

Ronan Guillou, né en 1968, vit et travaille en France et aux États-Unis. Captivé par l'impact socioculturel, environnemental et politique des États-Unis sur le monde, aimanté par la glorieuse iconographie du pays, Ronan Guillou a fait de ce territoire le cœur de ses recherches. Auteur des livres *Angel* et *Country Limit*, ses récents travaux explorent les États de l'Alaska et d'Hawaï, peu représentés dans la tradition documentaire américaine. Il poursuit également un travail sur la ville de Paris inspiré de la théorie de la dérive élaborée par Guy Debord. Plus récemment il a engagé un projet en Guyane française, le long du fleuve Maroni, toujours en photographie argentique et en moyen format Hasselblad. Les photographies de Ronan Guillou font l'objet d'expositions dans des festivals (Images Singulières à Sète, festival Portraits à Vichy...), dans des galeries et foires (Paris Photo, Unseen...), et font partie des collections de la Fondation Neulize et de la Bibliothèque nationale de France.



Pathos

Pathos représente quinze années de travail dans cinq pays d'Amérique latine (Mexique, Cuba, Brésil, Pérou et Équateur). Les photographies au noir et blanc puissant et aux cadrages radicaux sont les fragments d'un parcours personnel intime. Elles représentent le regard porté par Giorgio Negro sur les ambiguïtés et des contrastes du continent latino-américain. Cette vision est fortement influencée par son passé professionnel: actif plus de vingt ans en tant que délégué du Comité international de la Croix-Rouge, il a travaillé dans de nombreux pays en situation de guerre ou de conflit armé, se confrontant quotidiennement à la violence, à la cruauté humaine et à leurs conséquences. Les images ont été prises pendant son temps libre, ses vacances, et donc loin des zones où il a dû intervenir: « Sans aucune prétention journalistique ou même documentaire, je suis allé à la rencontre des gens et de l'environnement, toujours à la recherche du contact empathique avec les sujets de mes photos. J'ai juste photographié ce qui attirait mon attention. Aucune image n'a été mise en scène, il s'agit uniquement d'instantanés, même si parfois l'image arrive après une longue attente ou des heures de discussion. J'avais commencé à photographier en 2005, d'abord sans réfléchir, à la volée, puis c'est devenu de plus en plus sérieux. Au bout de quinze ans, j'ai ressenti le besoin donner un sens à mon corpus d'images en publiant le livre *Pathos* qui a été à la fois un processus éditorial et émotionnel très important pour moi et une façon de regarder en arrière en assumant mon expérience de proximité avec le côté obscur de l'homme, mais aussi avec ses lumières. »

Giorgio Negro est né à Turin en 1959 de père italien et mère suisse. En 1995, il commence à travailler en tant que délégué du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). Il est envoyé en mission dans de nombreuses régions du monde afin de mener des activités humanitaires en zones de guerre: Tchétchénie, Colombie, Pérou, Tchad, Soudan, Israël, Libye, Irak entre autres. En 2005, il rencontre par hasard Ernesto Bazan, qui lui fait découvrir la magie de la photographie en noir et blanc; ce dernier deviendra son ami et son mentor. C'est le début d'une grande passion et d'un voyage magique à travers le monde de la photographie humaniste. Dans le peu de temps libre que lui laisse le travail au CICR, il commence à photographier en Amérique latine. En 2019, son travail, intitulé *Pathos*, est édité chez Bazan Photo Publishing. Giorgio Negro travaille actuellement à un projet photographique sur son pays d'adoption, la Suisse.



Le rideau de fer, entre les deux Allemagnes

Le rideau de fer, ce symbole de pouvoir politique de l'Union Soviétique, est devenu un projet européen de route cyclable pour voyageurs en quête d'inédit. La biodiversité a pu se développer et ce qu'il en reste est un bandeau vert qui traverse l'Europe. Du rideau de fer, on connaît surtout la section appelée mur de Berlin, beaucoup moins tout le reste de cette frontière fortifiée composée de lignes de barbelés, de champ de mines et surveillée par des miradors, qui séparait les pays européens de l'Ouest du bloc de l'Est. Le but de ces installations, érigées à l'initiative de Staline, était officiellement de « protéger les populations du camp socialiste de l'influence de l'impérialisme capitaliste et du fascisme » mais, concrètement, ils ont servi à empêcher la fuite des populations de l'Est vers l'Ouest. Cette curiosité, vestige de la guerre froide, attire maintenant les touristes et spécialement les cyclotouristes qui, en suivant le « Todesstreifen » (le couloir de la mort), découvrent les anciennes tours de garde de la Volksarmee, les dalles du « Kolonnenweg » et les gares qui servaient de passage entre l'Ouest et l'Est. Ayant grandi dans le quartier de Prenzlauer Berg à Berlin, le photographe Robert Kluba a vécu la chute du mur en direct et l'ouverture de l'Allemagne de l'Est. En photographiant les traces du rideau de fer, en suivant son parcours sur la partie allemande, il témoigne de la mutation de ces lieux trente ans après la fin du régime du pacte de Varsovie et nous fait aussi voyager au cœur de l'histoire contemporaine de l'Europe.

Robert Kluba est né à Berlin en 1978. Il suit des études de photographie entre 1998 et 2001 à l'école de design Lette-Verein à Berlin. En 2000, il obtient le prix universitaire du jeune talent en Allemagne. À la suite d'un stage comme assistant dans un studio publicitaire à Lyon entre 2001 et 2002, il décide de travailler à Paris. Depuis 2003, il collabore régulièrement avec la presse en Allemagne et en France en tant que photographe indépendant. En 2009, il commence sa série sur les vestiges du mur qui a séparé les deux États allemands ainsi que sur le mur de Berlin. En 2012, il suit une formation de maître artisan photographe dispensée par la Chambre des métiers à Berlin. Son travail sur des fans du rock'n roll qui, à travers l'Europe, vivent comme dans les années cinquante, a été exposé au festival Les Photaumnales à Beauvais en 2014.

Robert Kluba est représenté par l'agence de presse photographique Réa, Paris.



Le village de Gorsdorf qui a été divisé par le mur, deux vieilles Trabants abandonnées montrent le rejet de l'ancien système



Le point ALPHA était l'endroit du Rideau de Fer où les américains craignaient le plus une offensive de l'armée du Pacte de Varsovie. Les deux opposants pouvaient se voir à une distance de 50 mètres. Geisa, Allemagne, 27 juillet 2010

Afin de prolonger la thématique de cette édition, les directrices artistiques ont demandé à des grands noms de la photographie ainsi qu'à des photographes fidèles du festival, de revenir sur un de leurs « voyages extraordinaires » et de montrer au public des tirages rares, voire des inédits.

Sabine Weiss : Laponie en 1957

On ne présente plus Sabine Weiss. Après nous avoir confié une dizaine de tirages réalisés à Pontoise en 1991 et exposés l'année dernière au Festival du Regard, la grande dame de la photographie nous a ouvert ses archives et offert l'exclusivité de photographies inédites réalisées lors d'un voyage en Laponie en 1957 : « Ce reportage était une commande du magazine américain *Holiday*, pour lequel j'ai travaillé presque vingt ans et qui n'avait rien trouvé de mieux que de m'envoyer en Laponie entre Noël et le jour de l'An ! C'était selon eux le moment de l'année où il y avait la meilleure lumière... En réalité il n'y avait pas de lumière et la journée ne durait que quelques heures. Les films photographiques de l'époque étaient très peu sensibles, ce qui m'obligeait à travailler soit sur trépied, soit à main levée avec des risques de flou de bougé. Autre inconvénient, le froid très vif, il devait faire dans les - 40°, qui cassait le film dans mon appareil photo. Les conditions de travail étaient particulièrement difficiles, mais je garde un très bon souvenir de ce voyage vraiment extraordinaire. Ces grandes étendues blanches à perte de vue, les rennes craintifs qui me tournaient autour dans l'enclos, les repas pris dans les maisons en bois, les bottes en peau de renne que l'on fourrait avec de la paille et tant d'autres moments mémorables... »

Sabine Weiss est née à Saint-Gingolph (Suisse) le 23 juillet 1924. Elle apprend le métier de photographe à Genève au studio Boissonnas avant d'ouvrir en 1945 son propre atelier et de s'installer à Paris en 1946. Elle y devient l'assistante du photographe de mode Willy Maywald. En 1950, elle épouse le peintre américain Hugh Weiss. En 1952, Robert Doisneau lui propose de le rejoindre au sein de l'agence Rapho. Elle fréquente les milieux artistiques dont elle immortalise de nombreux visages (Stravinski, Casals, Britten, Dubuffet, Léger, Giacometti, Rauschenberg...). En 1955, Edward Steichen sélectionne trois de ses clichés pour l'exposition mythique « Family of Man » au MoMa de New York. Naviguant entre mode, reportage et publicité, elle poursuit des recherches plus personnelles qui rattachent son œuvre au courant de la photographie humaniste. Ses images ont fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde. On les retrouve dans des collections prestigieuses (MoMa et Metropolitan Museum of Art de New York, Centre Georges Pompidou, Art Institute de Chicago, Museum of Modern Art de Kyoto...). Officier des Arts et des Lettres depuis 1999, Sabine Weiss a reçu en 2010 les insignes de Chevalier dans l'ordre du Mérite.

Sabine Weiss est représentée par Les Douches, la Galerie, Paris.



Vivian Maier: Champsaur, France, 1959

Tout le monde ou presque connaît Vivian Maier depuis que John Maloof, un agent immobilier de Chicago, a mis la main sur des malles contenant ses photographies dans une salle des ventes en 2007. La photographe, qui avait toute sa vie exercé le métier de nounou aux États-Unis et n'avait jamais montré ses photographies, venait de mourir.

Vivian Maier naît en 1926 à New York, mais vient vivre avec sa mère en France, dans le Champsaur près de Gap, de six à douze ans, et elle y suit le cours préparatoire. Sa mère, Maria Jaussaud, était née dans cette région et, comme beaucoup d'habitants de la vallée, avait dû émigrer aux États-Unis en 1905. En 1951, Vivian Maier revient en France solder une affaire d'héritage. Elle vend le domaine de Beauregard hérité de sa grand-tante et, avec la somme, peut s'acheter un appareil photo Rolleiflex qu'elle ne quittera jamais, et effectuer de nombreux voyages. En 1958, elle prend plusieurs mois de congé sans solde et – fait rare pour une femme de cette époque – entame seule un tour du monde qui s'achève en France, à Marseille puis... dans les Hautes-Alpes, au Champsaur. Là, son Rolleiflex toujours autour du cou, elle réalise de nombreux portraits de Champsaurins, part en randonnée et photographie les paysages de montagne, la vie des champs, les villages avec leurs clochers caractéristiques, etc.

C'est grâce à ces clochers que John Maloof va faire la connexion avec la France. Tel un détective, il s'était mis à la recherche du passé de la mystérieuse nounou photographe. C'est ainsi qu'en 2010, le maire de Saint-Julien en Champsaur, Daniel Arnaud, reçoit une demande d'un généalogiste qui fait des recherches sur une certaine Vivian Maier. Avec son adjoint, il va mener une véritable enquête auprès des gens qui auraient pu la connaître. L'année suivante John Maloof vient leur rendre visite avec dans sa valise une cinquantaine de tirages qu'il offre à la commune. Daniel Arnaud, son adjoint Alain Robert et la juriste Françoise Perron créent l'association Vivian Maier et le Champsaur pour diffuser et faire connaître les photographies réalisées en France. Sur place et dans les villages alentour, ils ont créé un parcours qui reprend les lieux qu'elle a photographiés et l'année dernière a été inaugurée la Maison de la photographie Vivian Maier.

Vivian Maier
courtesy Association
Vivian Maier et le
Champsaur



Bernard Plossu : Le voyage mexicain, 1965

En 1965, Bernard Plossu, jeune étudiant de vingt ans, part rejoindre ses grands-parents, émigrés d'Indochine, au Mexique. Dans les bars de Mexico, il fréquente les routards américains jusqu'au mois d'octobre, puis il décide à son tour de partir sur les routes. Son « voyage mexicain » dure quatorze mois : il en revient avec pas moins de deux cent vingt photographies et de nombreuses bobines en Super 8. Il immortalise l'errance, le voyage, les scènes de rue, les lieux déserts, mais surtout les rencontres avec l'autre. Il donne à voir une liberté de ton et une poésie nouvelle à travers une vision intime que l'on retrouvera tout au long de sa carrière. Les premiers clichés sont publiés en juillet 1974 dans la revue *Camera*. Les photos sont ensuite regroupées dans un ouvrage aux éditions Contrejour, en 1979. Initié par Claude Nori, le projet porte en lui les germes d'une nouvelle philosophie : la photographie errante, qui se cherche, en transit. Cette philosophie se traduit sur le plan éditorial par l'adoption du format poche. L'ouvrage sera réédité en 1990, avant de devenir un objet culte pour les collectionneurs. *Le Voyage mexicain* constitue le manifeste photographique emblématique de toute une génération. Il aura une grande influence auprès de nombreux photographes et fera école.

Né au Vietnam en 1945, nourri de la contre-culture américaine et de l'esthétique de la Nouvelle Vague, Bernard Plossu souhaitait au milieu des années cinquante devenir cinéaste. En 1958, alors qu'il n'avait que 13 ans, il partit au Sahara avec son père, équipé d'un appareil photo Kodak Brownie Flash. Depuis les années soixante et son voyage au Mexique, Bernard Plossu n'a cessé de reprendre la route accompagné de son fidèle appareil photo Nikkormat et de son objectif 50 mm. C'est un photographe marcheur, un regard libre, en action. Il déclenche vite, vise juste et s'enthousiasme devant le spectacle du monde dont il saisit les infinis battements. Sa vie se déroule comme un *road movie* décliné en livres. Il a au total plus de cent monographies à son actif. Dans les années 1980, il épouse la photographe Françoise Nuñez ; ils partent vivre en Andalousie avec leurs deux enfants. En 1988, il reçoit le Grand Prix national de la photographie de France. Il est un des rares photographes français à être exposé régulièrement aux États-Unis et un peu partout en Europe. Les tirages en noir et blanc de Bernard Plossu sont habituellement réalisés par Guillaume Geneste de la Chambre Claire à Paris

Bernard Plossu est représenté par la galerie Camera Obscura à Paris.



Acapulco, 1965



Karina, Mexique 1965

Max Pam: Going East, 1972-1992

Le nom de Max Pam est intimement associé au voyage photographique. Né en 1949 à Melbourne, et après deux ans passés à l'université de Monash comme technicien photographe, Max Pam réalise ses premières photographies lors d'un sacré périple: « Fin 1969, alors que je regardais une manifestation contre la guerre du Vietnam, je tombe sur une petite annonce sur un panneau dans la salle des étudiants: astrophysicien cherche accompagnateur pour voyage en Coccinelle VW de Calcutta à Londres. Le surf m'avait initié à la culture hippie dont le Sacré Graal se trouvait quelque part à Katmandou. Je n'ai pas pu résister. J'ai été pris. En février 1970 nous rentrions au Népal, trois mois plus tard nous étions à Istanbul. Au retour, je quittai les études que j'avais poursuivies jusqu'alors en Angleterre pour partir en Inde en stop. À la frontière yougoslave j'ai été pris par des Anglais, on avait l'impression que leur camionnette était un énorme cachet de LSD mauve. On s'est séparés en Grèce, j'ai poursuivi seul, j'ai dû vendre mon sang à Kavala, avant d'être pris en stop par un car de hippies. Nous avons traversé la Turquie, la Syrie, l'Irak, l'Iran et l'Afghanistan et finalement l'Inde. J'étais parti d'Angleterre avec un Hasselblad. Au cours de mon voyage en Orient, sans trop savoir quand ni comment, j'étais devenu photographe. »

Le livre *Going East* de Max Pam, paru chez Marval en 1992, est devenu culte. Quant au style du photographe australien, il reste assez unique. À la rigueur du format carré, il ajoute la fantaisie de l'écriture, transformant ses tirages en véritables carnets de voyage, écrivant dans les marges, collant des timbres, apposant des tampons de couleur tels des visas sur un passeport... Il réalise également des photos couleur lors de ses nombreux voyages. La première exposition de Pam a eu lieu à l'Art Gallery of Western Australia en 1986, et a été suivie d'une rétrospective à mi-carrière à l'Art Gallery of New South Wales en 1991. Il a également fait l'objet d'une grande exposition au Comptoir de la Photographie, à Paris en 1990. Il a publié plusieurs monographies et carnets de voyage: *Twenty Years of Asian Photography*, 1992; Max Pam, 1999; *Ethiopia*, 1999; *Indian Ocean Journals*, 2000 et plus récemment, en 2011, *Ramadan in Yemen* publié aux éditions Bessard.

Max Pam est représenté par la galerie Camera Obscura, Paris.

Le Festival du Regard est heureux de présenter des tirages originaux de l'artiste prêtés par la galerie Camera Obscura.



Katmandou, 1981



Beach cowboy, Bombay, Inde, 1989



Papier Maché Mercedes, Bangkok, Thaïlande, 1976

Françoise Nuñez : femmes rencontrées en voyage

Françoise Nunez est née en 1957 à Toulouse et ne photographie que pendant ses voyages, toujours en noir et blanc argentique. Elle effectue elle-même ses tirages, ayant appris les secrets de la chambre noire auprès d'un maître renommé dans ce domaine et également photographe, Jean Dieuzaide. Les photographies de Françoise Nuñez ont fait l'objet de plusieurs livres : *L'Inde jour et nuit*, Filigranes, 2004, *En Éthiopie*, édition réalisée par la conservation des musées de Cannes, *Mu-Jo*, Yellow Now, 2010, *Kalari*, éditions Arnaud Bizalio, 2015 et *De Djibouti à Addis*, Yellow Now, 2018.

Pour le Festival du Regard, Françoise Nuñez rend hommage aux femmes rencontrées sur trois continents.

Françoise Nuñez est représentée par la galerie Camera Obscura, Paris.



Cuetzalan, Mexique, 1981



Sri Lanka, 2018

« Je pense à toutes ces femmes croisées, il y a souvent eu de la complicité, une compréhension au-delà de la parole, des regards chaleureux, des sourires de sympathie. À Trivandrum en Inde, je me retrouve par hasard en plein festival Attukal Pongala. Des milliers de femmes rassemblées qui préparent sur le trottoir les offrandes à la déesse. Les hommes y sont juste tolérés. Se retrouver dans cette foule féminine laisse un sentiment profond de force, d'humanité et de spiritualité. Il y a la femme croisée sur la route des hauts plateaux éthiopiens, la solitude de la femme au coin d'une rue de Cuetzalan au Mexique, les rires d'une autre au marché. Il y a l'amitié à la fin du voyage, l'amie sœur Poornima. Cette belle communauté nous lie, nous porte. Un regard, un sourire, un partage. Le voyage c'est aussi la rencontre. »

Jean-Christophe Béchet : *Gunung*, 2005

Sur les volcans d'Indonésie

En Indonésie, la vie s'organise autour des volcans. Des millions de personnes vivent sur leurs flancs et plus de cent d'entre eux sont considérés comme actifs. Le mot «Gunung» est un terme générique qui caractérise aussi bien des montagnes que des volcans ; il résonne comme le patronyme d'un Dieu devant lequel on doit se prosterner. Des temples et des parcs naturels utilisent aussi ce nom qui sonne comme une menace : «En 2005, dans les îles de Java, Bali et Lombok, je suis allé voir comment la vie s'organisait sur les pentes de ces volcans actifs. Du célèbre Krakatau qui bouleversa, en 1883, la carte géographique de la région aux inquiétants Merapi, Bromo, Semaru, Kawah Ijen ou Rinjani, j'ai arpenté les sentiers de pierre, de cendres et de fumée. Au cœur d'une nature excessive et exubérante, entre enfer et paradis, j'ai choisi le film noir et blanc et le format panoramique pour restituer la densité et la sévérité du pays des Gunung.»

Né en 1964 à Marseille, Jean-Christophe Béchet vit et travaille depuis 1990 à Paris. Mêlant noir et blanc et couleur, argentique et numérique, 24 x 36 et moyen format, il aime parler de ses photographies comme de paysages habités. Elles sont présentes dans plusieurs collections privées et publiques et ont été montrées dans plus de soixante expositions. Il est aussi l'auteur d'une vingtaine de livres, dont les dix volumes de la série des *Carnets* et *Tokyo Station*, *Marseille ville natale*, *European Puzzle* et *Habana Song*. *Gunung* a été publié en 2015 aux éditions Trans Photographic Press.

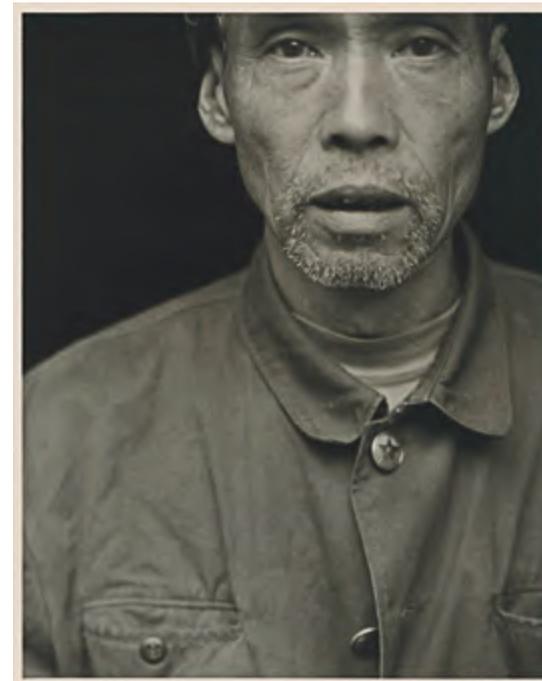


Éric Dessert : Chine, le fleuve Jaune, 2012

Éric Dessert travaille à la chambre grand format, discipline qui exige de la lenteur, du soin, un regard attentif et appuyé. Il faut scruter un paysage, un visage, l'analyser, dans un temps qui est presque autant celui du dessin que de la photographie. Au cours de ses voyages de quelques semaines, Éric Dessert ne voit donc rien des images qui s'accumulent dans les boîtes de plan-films. Le retour marque la deuxième étape, plus longue que le voyage, qui voit apparaître les images dans le laboratoire. Éric Dessert a longtemps tiré exclusivement au format du négatif (10 x 12,5 cm), sur des papiers produits dans les années soixante, d'une qualité supérieure à celle des papiers modernes. Les ressources s'épuisant, il a recherché, pour les épreuves de ses nombreux voyages en Chine, des équivalents actuels à ces papiers argentiques de grande qualité. Cette recherche sur la forme et son évolution se voit donc dans cette exposition, qui montre pour la première fois des images de son septième voyage dans la Chine rurale le long du fleuve Jaune. L'autre Chine d'Éric Dessert, c'est celle des régions rurales des quatre provinces qu'il a parcourues et photographiées entre 2002 et 2012 : Sichuan, Guizhou, Xinjiang et Gansu : « Je ne m'intéresse qu'à ce que je reconnais comme beau, bon et humain. L'ultime but de ma vie est de retenir, le temps d'une image, l'équilibre fragile du temps, de l'espace et de la matière avec au centre l'Homme. Le reste n'intéresse pas, chez moi, ma pratique de la photographie. Mon engagement est spirituel, humain et esthétique. »

Éric Dessert est né en France en 1957. Entre 1974 et 1977, il suit le cursus des humanités à l'Institut Saint-Luc de Tournai, dans la section photographie. Ses professeurs d'esthétique et de technique, Jan Maertens et André Lefèvre, influencent fondamentalement son regard par leur enseignement pionnier de l'œuvre des grandes figures de l'histoire de la photographie nord-américaine et européenne. C'est ce socle de connaissances embrassant largement les sciences humaines et l'histoire des arts, de la philosophie à la littérature ou à la musique, qui nourrit son travail depuis trente-cinq ans. Le déplacement, la rupture du départ et la nécessité de « peindre sur le motif », à la manière des artistes de la fin du XIX^e siècle, sont les moteurs de son travail photographique.

Éric Dessert est représenté par la galerie Camera Obscura, Paris.



Le tour du monde en vingt photographies du XIX^e siècle

Collection Olivier Degeorges

C'est une marque de fabrique du Festival du Regard que de transformer en véritables galeries d'art des lieux inhabituels en y montrant des tirages précieux, bien encadrés et accompagnés de textes accessibles à tous. Dans cet ordre d'idées, les directrices artistiques ont invité le collectionneur et marchand Adnan Sezer à partager sa passion et son grand savoir sur la photographie du XIX^e siècle en lui confiant la mission de rassembler des papiers salés et autres albumines réalisés aux quatre coins du globe: « Si la photographie de voyage au XIX^e siècle procède à la fois de la tradition littéraire et d'un désir de science, elle acquiert rapidement son autonomie, disposant de ses propres codes et lieux communs. Elle incarne dès lors pour certains une possibilité nouvelle de représentation et de connaissance du monde, tandis qu'elle est pour d'autres le prolongement d'un style de vie, une manière d'être au monde. L'Orient est la destination de prédilection des premiers voyageurs photographes. Selon que le voyage est de découverte ou d'agrément vont être valorisées une approche iconique des paysages inconnus et l'exploration des vestiges des civilisations antiques: l'iconographie se partagera entre désir de pittoresque et archéologie visuelle. Partant vers l'Orient en 1849 dans le but d'y effectuer une mission archéologique, Maxime Du Camp, accompagné de son ami Flaubert, se munit d'un appareil photographique afin de rapporter "des images qui [...] permettraient une reconstitution exacte". Il publiera à son retour le premier album photographique. Vingt ans plus tard, les voyages se multiplient et la photographie trouve d'autres débouchés. Des photographes professionnels ouvrent des ateliers locaux – à Constantinople, au Caire... – et vendent aux premiers touristes des vues réalisées à leur intention, en planches, en albums ou à l'unité. Le voyage d'exploration, qui mêle art et science, procurera le plus souvent une iconographie résolument documentaire. Sans vouloir les opposer et en admettant d'évidents recoupements, le voyage d'amateur fournira plutôt un type d'images plus soucieux d'esthétique. Surtout, en quelques décennies à peine, la photographie va forger l'imaginaire collectif de "l'ailleurs", avant même que la pratique du voyage ne se démocratise. »

Parmi les voyageurs-photographes du XIX^e présentés: Félix Bonfils, James Robertson, Felice Beato, Giorgio Sommer, Wilhelm Hammerschmidt, Naya & Schoefft, Studio Bourne et Shepherd, Ueno Hikoma, Kusakabe Kimbei...
Commissariat Adnan Sezer



Ueno Hikoma – Nagasaki: vue d'ensemble, c. 1865, épreuve à l'albumine d'après un négatif verre au collodion. Collection Olivier Degeorges, Paris



Felice Beato – Femme en robe d'hiver, c. 1868, épreuve à l'albumine colorée à la main d'après un négatif verre au collodion. Collection Olivier Degeorges, Paris



Giorgio Sommer - Naples :
Éruption du Vésuve,
datée « 26 avril 1872 »
dans le négatif, épreuve
à l'albumine d'après un négatif
verre au collodion.
Collection Olivier Degeorges, Paris



Carlos Naya - Venise & Otto
Schoefft - Le Caire :
Le Caire Pittoresque
- Photographie d'après Nature,
Échope de barbier égyptien, 1876,
épreuve à l'albumine d'après un
négatif verre au collodion.
Collection Olivier Degeorges, Paris



Lala Deen Dayal Photographe
- Indore : Caravane d'éléphants
chargés et troupes revenant après
un Camp d'exercices organisé par
le commandant-en-chef
Sir Frederick Roberts, Panipat
(Delhi), janvier 1886, épreuve datée
au verso au timbre humide
« 24 août 1886 » épreuve
à l'albumine d'après un négatif
verre au collodion.
Collection Olivier Degeorges, Paris



Wilhelm Hammerschmidt : Temple
d'Edfou dans la Haute-Egypte.
Vue générale, c. 1860,
épreuve à l'albumine d'après un
négatif verre au collodion.
Collection Olivier Degeorges, Paris.

Félix Bonfils - Beyrouth : Baalbek,
Colonnade du Temple de Jupiter,
épreuve à l'albumine d'après
un négatif verre au collodion,
le photographe s'est représenté
caché dans l'image.
Collection Olivier Degeorges, Paris

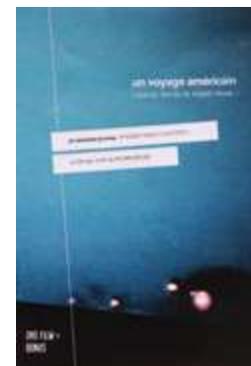
Exotica, Erotica, Etc. Un film d'Evangelia Kranioti



2015, 73 mn - Production/diffusion: Aurora Films
L'océan et les ports, lieux de désir. Là où se croisent cargos, containers géants, hommes qui voyagent et femmes qui espèrent. Sandy, ancienne prostituée chilienne, tisse avec ferveur et poésie le récit de ses amours passées. À l'autre bout du monde, Yorgos, ancien capitaine grec, lui fait écho en méditant sur la vie des marins faite de départs. Par mémoires interposées les deux s'engagent dans un dialogue au-delà des frontières géographiques et temporelles. Embarquée à bord des navires de la marine marchande grecque, l'artiste Evangelia Kranioti a parcouru la Méditerranée jusqu'à la mer Noire, voyagé de l'Atlantique au Pacifique, du pôle Nord au détroit de Magellan. *Exotica, Erotica, Etc.*, réalisé lors de douze traversées et dans vingt pays, est une déclaration d'amour à ces femmes et hommes oubliés, dont les trajectoires marginales et la solitude sont paradoxalement indispensables à l'existence même de nos sociétés.

Née en 1979 à Athènes, Evangelia Kranioti est arrivée en France en 2001, elle a étudié à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs de Paris (2002-2007), au Fresnoy-Studio national des Arts contemporains (2012-2014) et à la Fémis (atelier scénario, 2018). Son premier film, *Exotica, Erotica, Etc.* (73', 2015) est un documentaire sur la vie et les amours des marins avec les prostituées des ports. Tourné dans vingt pays à bord de bateaux de la marine marchande, il a été montré en première mondiale au Forum de la 65^e Berlinade et a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux (IDFA, Hot Docs Toronto, BFI London, Karlovv Vary IFF, Sarajevo IFF, Göteborg IFF, etc). Son travail photographique a fait l'objet d'une grande exposition aux Rencontres d'Arles en 2019.

Un voyage américain. Sur les traces de Robert Frank Un film de Philippe Séclier



2005, 58 mn - Production/diffusion: Silex Films
Décembre 2007. C'est la fin d'un voyage, commencé deux ans auparavant, sur les traces du livre de Robert Frank: *Les Américains*. Un livre de quatre-vingt-trois photographies prises en 1955 et 1956 à travers les États-Unis. Le regard d'un jeune homme d'origine suisse émigré à New York après la guerre... Ce film documentaire reconstitue l'histoire de ce livre devenu mythique. Il confronte deux voyages sur le même parcours, celui de Robert Frank et celui de Philippe Séclier, seulement séparés par le temps.

Le voyage dans la lune Un film de Georges Méliès



1902, 14 mn
Lors d'un congrès du Club des Astronomes, le professeur Barbenfouillis (joué par Méliès), président de ce club, surprend l'auditoire en faisant part de son projet de voyage dans la Lune. Il organise ensuite pour ses confrères la visite de l'atelier où l'obus spatial est en chantier. Il sera propulsé en direction de la Lune au moyen d'un canon géant de trois cents mètres de long, embarquant à son bord six savants astronomes dont Barbenfouillis. Le film de Georges Méliès est un grand classique du cinéma muet. La projection a lieu à la Maison des Arts de Cergy-Pontoise.

Diana Alice Léa Un film de Marjorie Caille - Résidence 1+2, Toulouse

26 mn
La crise sanitaire a entraîné l'annulation ou le report de bon nombre de manifestations. Des discussions menées pendant la période de confinement, est née l'idée de créer un cercle vertueux autour des événements reportés au mois d'octobre, réunissant le **Festival de l'Œil Urbain à Corbeil-Essonnes** et La Résidence 1+2 à Toulouse. Cette solidarité se concrétise par la projection d'un film produit dans le cadre de la Résidence 1+2 intitulé « Diana, Alice, Léa » réalisé par Marjorie Caille (sous la direction artistique Philippe Guionie), ainsi que d'une vidéo sur les photographes en résidence accueillis par l'Œil Urbain.

« Les voyages extraordinaires »

Par les élèves de l'école Talentiel de Vauréal (95)

Lors de chaque édition, le Festival du Regard organise des ateliers pédagogiques avec des acteurs locaux. Cette année étant un peu particulière en raison de la crise sanitaire, le festival n'a pas pu mener à bien tous les ateliers prévus. Par chance, celui de l'école Talentiel a pu se terminer avant le confinement.

Dans cet établissement qui accueille des enfants de huit à onze ans, il a été proposé d'imaginer un voyage extraordinaire.

Le résultat de l'atelier est exposé au Festival du Regard à côté des travaux des photographes professionnels.

Tous nos remerciements à la directrice Anne-Séverine Menjon, aux maîtresses et aux enfants de l'école Talentiel.

Les photographies ont été réalisées avec des appareils et films Fujifilm Instax.

À propos de l'école Talentiel de Vauréal: L'école peut être synonyme d'échec pour les enfants à haut potentiel (enfants précoces), Dys ou TDA/H (souffrant de troubles de l'attention ou hyperactifs).

Les propositions pédagogiques de Talentiel permettent à l'enfant de reprendre confiance en lui et en l'enseignement, afin de mieux vivre le retour dans un cadre d'enseignement traditionnel.

Et aussi: exposition Bambino

Les jeunes générations sont de plus en plus confrontées aux images sans pour autant posséder les clés nécessaires à les décoder et les comprendre.

Afin de permettre aux plus jeunes de découvrir l'ensemble des travaux des photographes exposés et d'aborder la lecture d'images de façon pédagogique et ludique, le festival propose une exposition à hauteur d'enfant. On y montre une image de chaque photographe accompagnée d'une explication et d'un jeu d'observation. Afin de mieux comprendre et de développer l'esprit critique des petits (et des grands!).

Exposition présentée en extérieur, place des Arts.



Les Maisons de Marianne

Afin de lutter contre l'isolement et de favoriser les synergies locales, les Maisons de Marianne conçoivent et animent des habitats solidaires en collaboration avec les bailleurs sociaux et les collectivités locales. Composées de logements fonctionnels et d'espaces partagés conviviaux, ces résidences s'adaptent aux besoins de chaque génération afin d'encourager l'autonomie et le vivre-ensemble.



Cergy-Pontoise l'agglomération

La Communauté d'agglomération s'associe une nouvelle fois au Festival du Regard pour cette troisième édition en terre cergypontaine qui proposera, du 9 octobre au 29 novembre, des expositions consacrées au thème du voyage. Cergy-Pontoise est un territoire à la vie culturelle riche, attractive et accessible. L'action reconnue de la Communauté d'agglomération en matière d'éducation artistique est complétée par son engagement à promouvoir, diffuser et valoriser les pratiques culturelles en direction de tous les publics. Voici ce que disait en 2019 Dominique Lefebvre, président de la Communauté d'agglomération de Cergy-Pontoise: «Par la qualité des artistes qu'il met en avant et par la richesse et la diversité des œuvres photographiques exposées, le Festival du Regard est un rendez-vous incontournable pour Cergy-Pontoise comme pour le monde de la photographie. Pendant deux mois, il sera en particulier possible d'accéder librement aux œuvres de très grands noms de la photographie internationale, au cœur de l'agglomération. Comment ne pas profiter de ce privilège!»

Cergy-Pontoise est un pôle majeur de production et de diffusion culturelle en Île-de-France. En témoignent son Conservatoire à rayonnement régional (CRR), sa scène nationale, sa Maison des Arts, sa vingtaine de lieux de spectacle vivant (dont la salle de concerts Le Forum) ou encore ses vingt-six salles de cinéma dont cinq classées « Art et Essai », ses médiathèques et la présence de plusieurs festivals dont la réputation dépasse très largement les frontières de l'agglomération.



POSTE IMMO

C'est l'ancienne Poste, située au cœur de Cergy-Pontoise qui accueillera cette année la cinquième édition du Festival du Regard. Cet immeuble typique des années soixante-dix a fait l'objet d'un appel à projets initié en 2018 par Poste Immo, filiale immobilière du Groupe La Poste. Le patrimoine immobilier du Groupe La Poste – dix mille immeubles, six millions de mètres carrés – comporte des immeubles structurants, souvent positionnés en plein cœur de ville avec une empreinte architecturale forte. Mais c'est aussi un parc qui vieillit et qui n'est plus forcément bien adapté aux nouveaux usages à la fois de La Poste et de la ville. Poste Immo a donc choisi une démarche innovante en lien avec les collectivités locales afin de valoriser des bâtiments postaux emblématiques des années 1970, vacants ou libérés. Ce programme ambitieux de repenser différemment l'immobilier postal en trouvant des réponses nouvelles en termes de construction, de programme, de performance énergétique, mais aussi d'usages imaginés. La mise à disposition de quelques espaces de ce bâtiment avant le début des travaux est une belle opportunité pour Poste Immo de continuer à faire vivre ce bâtiment avant sa transformation, transition culturelle exceptionnelle pour cet immeuble totem au cœur de la ville nouvelle.



Gares & Connexions SNCF

En charge de la gestion, de l'exploitation et du développement des trois mille gares françaises, SNCF Gares & Connexions s'engage pour ses dix millions de voyageurs et visiteurs quotidiens à constamment améliorer la qualité de l'exploitation, inventer de nouveaux services et moderniser le patrimoine. Née de la conviction que les gares sont des lieux de vie à part entière, elle enrichit ces « villages urbains », afin de contribuer à la diffusion de la culture auprès de tous les publics. Partenaire des plus grandes institutions culturelles, nationales ou locales, SNCF Gares & Connexions imagine chaque année plus de cent expositions, interventions et manifestations artistiques sur l'ensemble du territoire français.



Agence VU'

Acteur majeur de la photographie contemporaine, VU' promeut la photographie d'auteur depuis sa création en 1986. Évoluant avec constance et inventivité, VU' affirme chaque jour son ambition originale : découvrir et rassembler les regards singuliers d'auteurs-photographes aux partis pris éthiques et esthétiques forts, sans exclusion ni de style ni de territoire d'expression. De l'actualité immédiate à l'enquête au long cours, de l'œuvre formelle au récit intimiste, les photographes de VU' dressent depuis plus de trente ans un panorama pluriel et mouvant de la photographie.

Galerie In Camera

Autour de la photographie documentaire, la galerie fait le choix de la confrontation entre des esthétiques classiques, urbaines, sociales ou engagées, et des sensibilités plus actuelles, ouvertes aux mutations du paysage, à l'exploration du territoire et des nouvelles marges. Elle représente des fidèles du noir et blanc, tels Jane Evelyn Atwood ou Stéphane Duroy ainsi que des grands coloristes comme Bertien van Manen, Dolorès Marat ou Gueorgui Pinkhassov.

La plupart des artistes de la galerie sont reconnus internationalement, leur travail a donné lieu à de nombreuses publications. Éditoriales et leurs œuvres sont présentes dans les musées et les grandes collections publiques et privées.

Maison des Arts

Située au cœur du quartier Grand Centre à Cergy, la Maison des Arts est un espace de médiation artistique et culturelle consacré à l'art sous toutes ses formes et pour tous, petits et grands. Cet équipement culturel de la Communauté d'agglomération propose une médiathèque dédiée aux arts et des espaces de création et de diffusion où découvrir, expérimenter et s'enthousiasmer au plus près des artistes.

Galerie Camera Obscura

La galerie Camera Obscura, fondée en 1993 par Didier et Kiyoko Brousse, fête ses vingt-cinq ans en 2018. À sa création, elle expose d'abord les artistes pour lesquels Didier Brousse réalisait des tirages (Lucien Hervé et Paolo Roversi notamment). Dès 1995, la photographie japonaise devient l'un des pôles d'intérêt de la galerie et des expositions de Koïchiro Kurita,

Yasuhiro Ishimoto, Kikuji Kawada, Tomio Seike, Shoji Ueda, Masao Yamamoto, se succèdent les années suivantes. En 2003, la galerie emménage dans un nouvel espace, boulevard Raspail, face à la Fondation Cartier. C'est dans un esprit à la fois classique et contemporain, à l'écart des modes, que la galerie représente avec fidélité des artistes établis comme Sarah Moon, Michael Kenna, Pentti Sammallahti, Bernard Plossu, mais aussi une nouvelle génération qui renouvelle l'écriture photographique (Jean-François Spricigo, Michael Ackerman, Jungjin Lee...).

Galerie Carlier Gebauer

Fondée en 1991 et dirigée par Marie-Blanche Carlier et Ulrich Gebauer, la galerie promeut l'art contemporain et représente actuellement plus de trente artistes internationaux. Le programme s'oriente vers la recherche esthétique et conceptuelle dans les domaines de la sculpture, de l'installation, du film, de la photographie, de la peinture et du dessin. Plutôt que de suivre un cadre théorique spécifique, la galerie offre à ses artistes un espace professionnel où expérimenter. Cela permet de montrer un spectre de

positions antithétiques et donne au programme son profil indépendant. Le vaste espace d'exposition berlinois de la Markgrafenstrasse 67, un ancien hangar industriel situé dans la zone de la presse historique, permet à la galerie de présenter des installations de grande envergure dans un cadre muséal. En mars 2019, la galerie a ouvert un nouveau site à Madrid. La galerie s'est avérée plateforme clé du développement des artistes en produisant des expositions cruciales pour leur carrière. Nombre d'artistes de la galerie ont participé à de grandes biennales et à des expositions internationales, ainsi qu'à d'importantes expositions personnelles dans de grands musées internationaux.

Fisheye

Fisheye est un magazine qui décrypte le monde à travers la photographie, tout en restant à l'écoute des pratiques d'une nouvelle génération qui aborde ce médium sans complexe. Avec des entrées Politique, Économie, Société, Monde, Portrait, Mode, Art vidéo, Matériel, Web, ou encore Histoire... *Fisheye* ne s'interdit rien et garde l'œil ouvert sur les talents émergents. Photographie documentaire, reportage, recherche graphique,

approche poétique, road trip, photographie mobile et autres : toutes ont droit de cité dans les pages de *Fisheye Magazine*, sur les murs de la Fisheye Gallery et sur le Net, grâce au site, www.fisheyemagazine.fr, au compte Instagram @fisheyelemag et à la communauté créée autour de #fisheyelemag.

Fujifilm

Acteur historique de l'image, Fujifilm bénéficie d'une légitimité et d'une expérience incontestables dans tous les secteurs de la photographie. Conscient de sa responsabilité dans le développement de l'expression photographique, Fujifilm soutient de nombreux professionnels et des initiatives culturelles tels les festivals. Ainsi, à travers son partenariat auprès du Festival du Regard, Fujifilm souhaite manifester son attachement à une photographie abordant de manière transversale des thématiques travaillées tout au long de l'histoire de la photo et qui trouvent un écho très fort dans nos préoccupations contemporaines. Mais c'est aussi par ses produits et innovations que Fujifilm répond aux attentes des photographes. Amateurs comme professionnels, tous ont une exigence

commune : exprimer leur créativité au plus haut niveau de qualité. Aussi, Fujifilm met-il l'essentiel au cœur des pratiques photographiques grâce à ses appareils numériques de la Série X et GFX (grand format numérique), ses services de tirage en ligne myFUJIFILM ou sa gamme Instax de photo instantanée. Afin de permettre à chacun de vivre plus fort la photographie, Fujifilm place au cœur de son action le développement de nouveautés exclusives, en accord avec sa signature : « Value From Innovation » (L'innovation source de valeur).

France Fine Art

La revue culturelle franco-chinoise FranceFineArt.com, réalisée par des artistes français et chinois, a été créée lors des années croisées France-Chine (2004-2005). FranceFineArt.com est constituée de différentes rubriques qui, à l'aide de photographies, d'interviews sonores, de textes et de liens interactifs rendent compte de la vie artistique en France et en Chine.

Et aussi

- Atelier Demi-Teinte
- Aurora Films
- Silex Films
- Artcomposit
- Pix Trakk

Festival du Regard

Coordination éditoriale : Mathilde Terraube et Sylvie Hugues
Mise en page : Sylvie Hugues et Patrick Le Bescont, Filigranes
Textes : Sylvie Hugues

Photogravure : Fotimprim, Paris

Impression sur les presses de l'imprimerie Editoriale Bortolazzi
Stein, Vêrone

Achévé d'imprimer le mardi 8 septembre 2020
© Filigranes Éditions • Marianne Participations • 2020
© Tous les photographes pour les photographies

ISBN : 978-2-35046-523-4
Dépôt légal : octobre 2020
Imprimé en Italie

Filigranes Éditions
Lec'h Geffroy • 22140 Trézélan
www.filigranes.com

Marianne Participations
25 rue Pierre Curie
92000 Nanterre